



DEUX RONDS

F. H.
14 AS S
122(2)

Journal interdit, c'est exposer à un tas d'avaros ceux qui l'auraient entre les pattes.

“J'ai mieux à te proposer : j'enrage de faire le mort, j'en ai assez ! Si tu veux, au lieu du journal que tu mijotais, nous publierons, à des intervalles irréguliers, — environ tous les quinze jours, — une brochure de petit format, par conséquent de facile circulation. Aux époques de persécution, la brochure a sur le journal l'avantage de faire facilement la nique à la réaction... Ça te va-t-il ?

— Comme un gant, foutre !”

Voilà comment le vieux gniaff s'est remis à astiquer le cuir aux richards.

La série qu'inaugure cette brochurette visera : 1^o à satisfaire les convaincus en ruminant sur les théories ; 2^o, à prouver au populo que, loin d'être des mangeurs de chair humaine, les Anarchos sont de bons fi-ux, voulant le bien-être pour tous. S'ils ne sont pas toujours, doux comme miel, c'est que les pourritures morales, les misères atroces et la truffouillée de crimes qui font de la société un dépôt infect, les sortent de leur tempérament.

Et, de ce que mes nouveaux flanches seront maigrelets, de ce qu'ils ne seront presque pas lus en France, les proscripteurs auraient tort de rigoler : leurs crapuleries n'étoufferont pas la Pensée !

La Terre est vaste ! Proscrite ici, l'Idée persécutée s'affirme là !

LE PÈRE PEINARD

LE DROIT A L' AISANCE

Ainsi donc, ces deux mots : DROIT A L' AISANCE ! déplaisent ferme aux brigands de la haute.

Raison de plus pour les foutre sur le tapis.

Ils n'ont d'ailleurs rien de terrifique. Epluchez les, vous ne leur ferez pas signifier autre chose que : BIEN ÊTRE POUR TOUS !

Mais alors ? .. Alors, c'est justement cela qui offusque les grosses légumes : c'est qu'il n'y a pas mèche de les détourner de leur vrai sens, de leur faire dire le contraire de ce qu'ils disent.

La grande puissance des richards ne tient pas simplement à ce qu'ils nous exploitent, — mais surtout à ce qu'ils nous abrutissent. Leurs mensonges sont pire que tout ! C'est leur grand truc pour éterniser notre mistoufle. Aussi, y a pas de crapuleries qu'ils ne fassent pour empêcher la Vérité de montrer son pif.

Faut voir avec quelle jésuiterie ils tripatouillent les Idées galbeuses : ils les dépiotent et les tortillent, jusqu'à en faire un épouvantail.

Selon l'époque, ceux qui ont des Idées dans le siphon, — les galeux d'où vient tout le mal,

changent de nom, — rien que de nom! Dans le temps, les ROUGES et les PARTAGEUX ont été des monstres rudement à la mode. Aujourd'hui, c'est le tour aux Anarchos.

Ah, si le populo se doutait combien on lui monte le job! S'il savait que les gas d'attaque qu'on guillotine, qu'on déporte, qu'on perécute jusqu'à plus soif, ne sont pas les bêtes méchantes que racontent les marlous de la haute, ...ça changerait de face!

Malheureusement, les jean-foutre embrouillent tellement le problème qu'il devient plus difficile à démêler qu'un paquet d'étouppes. Il est pourtant clair, bon sang! Le tout est de le poser d'aplomb.

Ainsi, qu'on vienne vous dire:
"N'êtes-vous pas contre la Misère? Ne voudriez-vous pas que la huche soit garnie pour tous, afin que, petiots et grands, ignorent la longueur des jours sans pain? Ne serait-ce pas chouette si les petites marmites étaient toutes farcies de bonne bidoche? Quel beurre, si personne n'allait nu pattes, si chacun avait une cahute pour s'abriter!... Au total, n'êtes-vous pas désireux que l'existence de tous soit assaisonnée de ce qui la rend supportable et agréable?"

A la question ainsi posée, vous répondez illico: "J'en suis!"

Pardienne, qui serait assez loufoque pour être contre les pains de quatre livres?

Personne, nom de dieu!

Seulement, vous branlez la tête, ne pouvant vous faire à l'idée de couper la chique à la Misère. Les ragougnasses bourgeoises dont vous êtes farci reprennent le dessus et vous objectez un tas de "si" et de "mais", bêtes comme Dupuy.

Y a pas jusqu'aux prolos qui, à vous entendre, perdraient au change avec la Sociale: il leur serait impossible de travailler sans patrons, — comme à cet autre de vivre sans coups de pieds au cul.... Et puis, y a l'argument famineux: il faudrait nourrir les feignants à rien foutre.

Mille pétards! Celle-là me dépasse. Sacrés gobeurs, rendez-vous compte que la Sociale a justement pour but de supprimer les feignants. La cause de nos mistouffles, c'est que la société actuelle en est bondée. La racaille de la haute: gouvernants, richards, curés, ...bouffe galette de tout calibre, que sont ils, sinon la crème des feignants?

Aujourd'hui, la feignantise rend estimable.

Reluquez autour de vous : ceux à qui on tire bas le chapeau, ceux qui se la coulent douce, ce sont ceux qui ne fichent rien.

Le métier le plus en honneur, celui de militaire, est la glorification de la paresse. Le travail avilirait un galonnard*.

Etre forgeron ou égoutier est bougrement plus pénible que de faire l'évêque ou le président de la république. Pourtant, comme paye y a pas à comparer !

C'est ainsi tout du long de l'échelle sociale : celui qui bâche le moins est le mieux rétribué

La révolution changera ça : le travail sera réhabilité et la paresse méprisée. On n'aura plus honte de turbiner manuellement. Par contre, un feignant sera aussi mal vu que l'est un maquereau ou un mouchard, — deux métiers qui déjà ne sont pas à la hausse, et que peu se résignent à faire, malgré les profits.

++

Autre rengaine, celle au sujet des paysans : "Les culs-terreux sont des réacs, ennemis de tout changement."

Tarata, les paysans ne sont plus si poche-

*Oltre cette raison, les jean-foutre gobent le militarisme parce qu'il est l'école de l'assassinat, du pillage, du viol et autres horreurs... J'en recauserai.

tées ! Ils commencent à se dire qu'ils n'ont rien à perdre à un chambardement, ... et peut-être, beaucoup à gagner.

Sûr, ils ont à y gagner !

Au lieu de se crever, pour cracher l'impôt et l'hypothèque, c'est pour son compte que le campluchard travaillera, (et par ricochet, tous en profiteront ;) au lieu d'élever ses gosses pour la caserne, il en fera de bons et solides gas. Quant à la Terre, il ne risque pas d'en manquer ! Non seulement on ne touchera pas à son lopin, mais les domaines des accapareurs, des couvents, faisant retour à la Commune, il en aura tant et plus.

Sur la récolte, il gardera de quoi bouffer largement son souf et enverra le reste à la ville, sans craindre d'être payé en assignats ou en monnaie de singe. Ce qu'il vendrait maintenant 40 sous, lui rapportera une moyenne de cent sous. En effet, en échange, on lui donnera une cargaison de produits industriels : des frusques, des casseroles, des pioches, des colifichets, ... tout le bataclan dont il aura besein.

Voilà pour le paysan. Qui donc, peut encore craindre d'être dépouillé par la Sociale ?

Le petit boutiquier ? .. Avec ça que son existence est dorée sur tranches ! Il est toujours à

liarder, ayant la continuelle frousse de la faillite. Après être resté un quart de siècle, vissé à son comptoir, vendant à faux poids et empoisonnant son monde, il a quelquefois amassé de quoi vivre de ses rentes.

C'est justement ce qui le fiche à cran : il a le trac qu'on lui choppe ses rentes.

Sacré boutiquier ! Si t'avais la cervelle moins racornie tu saisisais que, puisque personne ne crêvera plus de faim, on ne fera pas une exception pour ta fiole. Sache donc qu'une fois tes actions tombées en capilotade, tu auras, grâce à la Sociale, de quoi croûter sur tes vieux jours. M'est avis même, que tu te la couleras plus heureuse qu'avec tes revenus.

Qui donc, pourra trouver un cheveu à l'échevillage social ?

Les marlous de la haute ... En effet, tout le monde vivant bien, turbinant en douceur, personne ne voudra faire l'esclave, et, par exemple, tirer du charbon aux mines d'Anzin, pour le compte de Casimir.

C'est vrai ! Mais, de l'opinion de ces pierrots, on s'en fout comme d'une décoration !

Evidemment, ça ne viendra pas tout seul ! La saison des miracles est passée depuis beau

temps : Il n'y a rien à attendre de Dieu, rien non plus de l'État.

Faudra du nerf, beaucoup de nerf, mille marmites ! Et aussi, du flair et de la jugeotte.

M'est avis, que le chambardement est plus plus proche qu'il ne semble. Quoique les gros matadors paraissent plus puissants que jamais, ça peut casser, comme verre, un de ces quatre matins.

Les garces de lois, rajoutées dernièrement à la collection, prouvent que les jean-foutre ont vent du danger : s'ils ont pris d'aussi cochonnes mesures, c'est qu'ils voient le populo prêt à ruer dans le brancard.

Y a pas à s'en indigner, foutre ! La Bourgeoisie se défend ! Espérer qu'elle se laisserait conduire au charnier, sans piper mot, c'était se fourrer le doigt dans l'œil. Si elle a été libérale, nous a laissé la bride sur le cou, c'est qu'elle rigolait de nos efforts, prenant pour des couillonades les rebiffades de ses esclaves.

Le jour où elle a vu que c'était sérieux, elle a pris des mesures ... Pas de veine ! Il se trouve que ces mesures vont contre leur but : augmentent le mal, au lieu de lui couper la chique.

Aux bons bougres à être à la hauteur ! Il s'agit de ne pas perdre le nord, et d'ouvrir

les quinquets, afin d'être prêts, en cas d'imprévu.

Qu'on se trouve, demain, à naviguer en plein chambardement, que fera-t-on ?

Il s'agira de tirer des plans, pour que la formule "LE DROIT A L'AISANCE", ne reste pas une phrase creuse, kif-kif "le Droit au Travail" en 1848.

Si on devait se contenter d'inscrire ce DROIT dans des lois nouvelles, ou le fourrer dans une "Déclaration des Droits", comme on opérerait en 93, autant vaudrait rester couchés !

Au lieu de s'emballer sur de pareilles foutaises, faudra guigner le réel et le palpable : L'AISANCE POUR TOUS !

C'est pour le coup, qu'il sera bon de ne pas perdre de vue l'idée de Blanqui : "Il faut que 24 heures après la Révolution, le peuple constate une amélioration matérielle..."

Il le faut, mille dieux !

Or, si les gas d'initiative n'y mettent pas du leur, y aura rien de fait : la mécanique bourgeoise étant désorganisée, tout s'en ira en pagaye, — tellement que, si on n'y veille pas, on se trouvera, au lendemain de la Révolution, à claquer du bec, pire que jamais.

Les stocks en magasin seront vivement écou-

lés, car y a pas, en réserve, une aussi grosse montagne de produits qu'on se l'imagine. Si, actuellement, les magasins sont bondés, c'est parce que les veinards pouvant s'y approvisionner à gogo, sont une poignée, comparés aux autres.

Les bourgeois règlent la production d'après leurs besoins : qu'on dégote une machine, faisant la besogne de 20 prolos avec 10, et, au lieu de continuer à faire bûcher les 20, ce qui amènerait l'abondance, ils réduisent le nombre des ouvriers, afin de maintenir la production à peu près dans les anciennes limites. Sur les pauvres bougres éliminés, ils en laissent crever quelques uns de faim, et se servent des autres pour augmenter leur luxe.

De la sorte, au fur et à mesure que se perfectionnent les mécaniques, le chiffre des turbineurs réels diminue, et celui des parasites enfle bougrement. C'est au point qu'aujourd'hui, à peine la moitié de la population travaille, — et c'est à ses crochets, que vivote l'autre moitié : troubades, ronds de cuir, larbins, etc.

Y a donc pas à espérer faire ses choux-gras avec ce qu'on dénicherait dans les magasins.

Ainsi, relaquons Paris : supposons qu'il y ait

pour huit jours de boustifaille, ... si on ne s'aligne pas, pour, qu'au bout de la huitaine, les provisions soient renouvelées, on risque de faire ballon.

Turellement, pour éviter la famine, y aura pas à table sur les administrances bourgeoises.

Pour le blé, par exemple, les accapareurs télégraphieront partout qu'on cesse les expéditions. Ne le feraient-ils pas que, les chemins de fer rou'ant coussi-cous a, y a des chances pour que le blé se sème en route.

Afin de parer à ces anicroches, il faudra que que, sans moisir, les gas des chemins de fer emmanchent à nouveau le va-et-vient, en ayant soin d'envoyer paître toute la racaille directrice. Du coup, les trains ne rouleront plus au bénéfice des actionnaires, mais dans l'intérêt du populo.

Des gas, trimballant avec eux des charibotées de produits industriels, s'en iront relancer les campluchards. Ils expliqueront aux culsterreux qu'on ne veut rien leur enlever de force, mais leur demander d'échanger, en frangins, ce qu'ils ont de trop, contre les bricoles qui leur manquent.

A la ville, les bons bougres qui, auparavant, s'esquintaient le tempérament à produire des

petites cochonneries, que leurs exploiters expédiaient aux quatre coins du monde, lâheront ce sale fourbi, et s'atèleront à un turbin utile.

Faudra produire... produire en tas! Afin que vivement, y ait de tout pour tous!

Turellement, on ira au plus pressé: les frusques et la croustille.

Je m'arrête, foutre! Car j'ai pas l'intention d'accoucher d'un plan,.. mais, simplement, de faire germer la réflexion dans les caboches des camaros.

Que chacun rumine sur la question et se demande: "Si le chambard arrivait demain, que ferais je, pour y mettre mon grain de sel?"

Primo, on administrera quelques pichenettes à la vermine dirigeante, — histoire de la foutre dans l'impossibilité de nuire.

Et après?... .

Bons bougres, ruminez la chose, et vous trouverez le joint! Le programme à foutre en pratique est: L'AISSANCE POUR TOUS!

Faudra y trouver une solution rapide, afin que des pochetées n'aient pas l'occasion de récriminer, et pour que la Sociale ait, définitivement, du vent dans les voiles!

C A S E R I O



Le 24 juin, sa Sainteté Carnot en balade à Lyon, se distingua par un riche coup de fourchette, à ce que Guillaume le Teigneux appelle le CHAMP D'HONNEUR: c'est à dire, à table. Il en sortit à 9 heures du soir, pour aller se curer les dents à un autre CHAMP D'HONNEUR: au théâtre.

Ayant bien baffié et encore mieux pompé, il crut le populo ivre; et, afin de le voir ti'uber fit éclipser les cavaliers qui bouchaient les côtés de sa carriole.

Hélas, il avait vu triple: tout le monde n'avait pas la panse pleine! Caserio était de ce tas... Trouvant mauvais que des birbes mangent la part d'une centaine de bons bougres, le gas s'approcha du souverain, et d'un coup de poignard, lui coupa la chique.

Ce désagrément, Sadi se l'était attiré, parce que président de la R.F.; et, en outre, parce qu'il mettait des façons bougrement féroces, à l'exercice de son sacré métier. Lui, qui s'était fait coller dans le dos, le surnom dégueulasse de PÈRE COUPE-TOUJOURS, ne s'amadouait que

la semaine où il avait un anarcho à estourbir. C'est ainsi que, pour fêter la mort de Ravachol, de Vaillant, d'Henry, il gracia à chaque coup quelques condamnés de droit commun, afin de bien établir le distinguo: il tenait à faire savoir, qu'il coupait le cou aux anarchos, non pas simplement parce qu'ils étaient condamnés à mort, — mais surtout, parce qu'ils étaient anarchos.

A part qu'il en est mort, Carnot n'aurait pas à se plaindre que Caserio lui ait trouvé le foie. Jusque là, le type avait passé pour une tourte; on l'avait bombardé président, à cause de son IMBÉCILLITÉ; le plus tête semblait le nec plus ultra des présidents. Grâce à Caserio, on lui a découvert une foultitude de qualités et de vertus, de quoi rendre des points à toutes les saintes nitouches du paradis.

Quant à Caserio, n'ayant pas du pissat de richard dans les veines, il avait, sans barguigner, sacrifiée sa peau!

Son coup fait, au lieu de songer à se tirer des bottes, il se mit à gueuler: "Vive la Révolution! Vive l'Anarchie!"

Ça le fit remarquer et on le coffra

Pour la forme, on le fit passer en jugement, et le quatre août, on le condamnait à mort.

Pour lui, les crapules républicaines rétablirent la torture, aussi bien physique que morale.

Physique: toute la durée de sa détention, on le conserva ficelé comme un boudin, ligotté dans une camisole de force dont les cordelettes lui limaient les chairs.

Morale: on lui fit un crime d'aimer sa mère. Ses bourreaux ayant vu ses quinquets s'emplir de larmes, au souvenir de la pauvre vieille, pas un jour, ils ne ratèrent de lui rappeler qu'elle souffrait par sa faute.

Le 16 août, Caserio a été exécuté.

Les journalaux bourgeois n'ont pas ratée l'occase de baver sur le riche fieu: ils l'ont trouvé pâle et lui ont reproché de trembler.

Ohé, les lêcheurs de guillotine, je voudrais bien vous y voir! Tout votre courage dégoulinerait dans le fin fond de vos culottes.

Et puis, à quoi riment vos ragougnasses? En admettant que Caserio ait tremblé un tantinet, ...ça ne prouverait pas qu'il était un foireux; ça signifierait, simplement, que son physique était plus faible que son moral.

Ou vous auriez raison, de beugler à la couar-

dise, c'est si Caserio eut pleurnichailé, se fût repenti de son acte, eut renié ses Idées.

Pour ça, bernique! Jusqu'au dernier moment le gas a résisté à la racaille qui, pour l'avachir a usé des plus sales trucs.

On a dit que, dans la prison, à son réveil, Caserio aurait tremblé... Qui l'a dit? Ceux qui l'ont éveillé: mouchards, juges et bourreaux.

Il est permis de douter des racontars de ces affreux jean foutre.

Ce qui est certain, c'est que, amené dans un fourgon au pied de l'échafaud, Caserio en est descendu la tête haute. Il était pâle, — on le serait à moins, foutre! Il a regardé le couteau, puis, se tournant vers la foule, il a clamé d'une voix claire: "COURAGE, CAMARADES! VIVE L'ANARCHIE!"

Illico, les larbins de Deibler, qui auraient voulu étouffer sa voix, sautent sur le brave copain et s'attèlent à leur infâme besogne....

Non contents de couper le cou à Caserio, les bandits de la haute avaient rêvé de lui couper la langue, en interdisant la publication de sa défense.

Pauvres hiboux, ils se trompent de siècle! Ils se figurent être au bon vieux temps où les

gas d'attaque, grillant sur les bûchers, remplaçaient, économiquement, l'éclairage électrique; tandis que nous sommes à la veille du vingtième siècle!

Qu'ils en fassent leur deuil, le flambeau de Caserio ne mourra pas avec lui!
Pour preuve, le voici, nature :

Déclaration de Caserio

Messieurs les jurés,

Ce n'est pas ma défense que je veux vous présenter, mais une simple exposition de mon acte. Dès ma première jeunesse, je commençai à reconnaître que notre société est mal organisée, que tous les jours des malheureux poussés par la Misère, se suicident, en laissant femmes et enfants dans les plus tristes conditions.

Des milliers d'ouvriers cherchent du travail et n'en trouvent pas. On voit de pauvres familles qui demandent du pain, tremblent de froid et souffrent la plus cruelle misère. On voit de pauvres enfants, criant famine à leur malheureuse mère, qui manquant de tout, ne peut rien leur donner : le peu d'objets qui étaient à la maison ont été vendus ou engagés; on est alors réduit à mendier, et souvent on est arrêté comme vagabond.

J'ai quitté mon pays natal, parce que souvent je pleurais, à la vue de fillettes de 8 ou 10 ans, obligées de travailler 15 heures par jour, pour le misérable salaire de 20 centimes. Des jeunes filles, de 18 à 20 ans, ou même plus âgées, travaillent aussi 15 heures par jour, pour une rétribution dérisoire. Et cela n'arrive pas seulement à mes compatriotes! C'est dans le monde entier, que les travailleurs peinent de longues journées sous les rayons du soleil, pour un morceau de pain, tandis que leur labeur produit des millions et des millions à leurs exploiters.

Il leur faut vivre dans la plus dure misère, n'ayant pour se nourrir qu'un peu de pain, un peu d'eau et quelques cuillerées de riz. De sorte que, arrivés à l'âge de 30 ou 40 ans, ils sont épuisés par la fatigue et vont mourir à l'hôpital. En outre, comme conséquence de la mauvaise alimentation et de l'excès de travail, ils sont atteints, par centaines, de la PELLAGRE, maladie qui, comme le reconnaissent les médecins, attaque ceux dont la nourriture est mauvaise et qui mènent une vie de souffrances et de privations.

Je réfléchissais et je me disais, qu'il y a beaucoup de monde affamé, qu'on voit beaucoup d'enfants souffrir, tandis que, dans les villes, ne manquent ni le pain, ni les habits. Je voyais de nombreux et grands magasins emplis de vêtements et d'étoffes de

laine, et aussi des magasins pleins de froment et de maïs, dont tant de monde aurait besoin; tandis que, d'autre part, on voit des milliers de personnes ne faisant rien et ne produisant rien, vivre sur le travail des ouvriers, dépenser des milliers de francs par jour pour leurs amusements, violer les filles du peuple, posséder des appartements de 40 et 50 chambres, des 20 et 30 chevaux, des nombreux domestiques, et en un mot, tous les plaisirs de la vie.

Hélas, combien je souffrais, en voyant cette vile société, si mal organisée! Souvent, je répétais en moi-même: "Ceux qui accumulèrent la première fortune sont, actuellement, la cause des inégalités sociales."

Etant enfant, on m'apprit à aimer la patrie, mais quand j'ai vu des milliers d'ouvriers, obligés d'abandonner leur pays, en laissant fils et parents dans la détresse, je me suis dit: "La patrie n'existe pas pour les travailleurs. Pour nous, la patrie c'est le monde entier. Ceux qui prêchent l'amour de la patrie le font parce qu'ils trouvent en elle leurs moyens de vie: ainsi les oiseaux défendent leur nid, parce qu'ils s'y trouvent bien."

Je croyais en Dieu, mais quand j'ai vu une telle inégalité entre les hommes, j'ai reconnu que ce n'est pas Dieu qui a créé les hommes, mais les hommes qui ont créé Dieu; que ceux qui ont intérêt à faire croire à l'enfer et au paradis, sont ceux-là mêmes,

qui veulent faire respecter leurs propriétés individuelles, en tenant le peuple dans l'ignorance.

Pour tout cela, je suis devenu Anarchiste.

A l'occasion du Premier Mai 91, c'est à dire, quand les travailleurs du monde entier, exprimaient leurs revendications, tous les gouvernements, aussi bien monarchistes que républicains, répondirent avec les fusils et la prison; beaucoup d'ouvriers furent tués ou blessés et un plus grand nombre emprisonnés.

C'est de cette époque, que je suis devenu Anarchiste, parce que j'ai constaté que l'Idéal Anarchiste est conforme à mes Idées. Ce n'est que, parmi les Anarchistes, que j'ai trouvé des hommes bons et sincères, qui savent combattre pour le bien des travailleurs.

Moi aussi, je commençai à faire de la propagande anarchiste et je ne tardai pas à passer à l'action.

Je me trouve en France depuis peu, mais cela m'a suffi, pour constater que tous les gouvernements se ressemblent. J'ai vu les pauvres mineurs du Nord, recevant une paye insuffisante pour nourrir leur famille, protester par la grève, contre les patrons; après une lutte de trois mois, la faim les a obligés à reprendre le travail aux anciennes conditions. Quant au gouvernement, il ne s'est pas soucié du tout, de ces milliers de travailleurs: il était occupé par les grandes fêtes en l'honneur de l'alliance franco-russe.

On parlait d'établir de nouveaux impôts, pour trouver les millions nécessaires à ces fêtes, et ceux qui ont vendu leur conscience à la bourgeoisie, c'est à dire les journalistes, écrivirent des articles, pour démontrer que, l'alliance entre la France et la Russie apporterait de grands avantages aux travailleurs. Néanmoins, nous autres, pauvres ouvriers, nous nous trouvons toujours dans la même misère, et obligés à payer de nouveaux impôts, pour solder le compte de ces grandes fêtes gouvernementales. Après, quand nous réclamons du pain et du travail, on nous répond à coups de fusil, — comme on l'a fait avec les mineurs du Nord, les agriculteurs de la Sicile, et tant d'autres.

Il n'y a pas longtemps, Vaillant lançait une bombe dans la Chambre des députés, pour protester contre la société actuelle. Il ne tua personne, fit seulement quelques blessés, et cependant, la justice bourgeoise le condamna à mort. Non content de condamner le coupable, on commença à pourchasser les Anarchistes, en les arrêtant par centaines, — non pas, parce qu'ils avaient connu Vaillant, mais simplement, parce qu'ils avaient assisté à des conférences anarchistes.

Le gouvernement ne pensait pas à leurs femmes et leurs enfants; peu lui importait que ceux qu'il détenait, des quatre et cinq mois, ne soient pas les seuls à souffrir, et que leurs enfants demandent du

pain! La justice bourgeoise ne s'est pas inquiétée de ces pauvres innocents, qui ne connaissaient pas encore la société: ils ne sont pas coupables, de ce que leurs pères sont en prison, ils ne réclament qu'à manger!

On continua donc, à faire des perquisitions, à violer les correspondances, à défendre les conférences et les réunions, à exercer la plus infâme oppression contre nous.

Aujourd'hui même, on arrête des centaines d'anarchistes, pour avoir écrit un article de journal, ou pour avoir exprimé une idée en public.

Donc, si les gouvernements emploient contre nous, les fusils, les chaînes, les prisons, devons-nous, nous Anarchistes, qui défendons notre vie, rester blottis chez nous? Devons-nous, désavouer notre Idée, qui est la vérité? Non! Au contraire, nous répondrons aux gouvernements, avec la dynamite, la bombe, le fer et le poignard! En un mot, nous devons faire notre possible, pour détruire la bourgeoisie et les gouvernements.

Emile Henry a lancé une bombe dans un restaurant, moi, je me suis vengé avec le poignard!

Vous êtes les représentants de la société bourgeoise, messieurs les jurés, si vous voulez ma tête, prenez la! Mais ne croyez pas, qu'avec cela, vous arrêterez la propagande Anarchiste. Prenez garde, car on récolte ce qu'on sème! Les gouvernements

ont commencé à faire des martyrs : les garrottés de Nérès, les pendus de Chicago, les fusillés de Barcelone, les guillotins de Paris. Les dernières paroles qu'ils ont prononcées au moment de leur exécution ont été : "MORT A LA BOURGEOISIE !"

Ces paroles ont traversé la mer, les fleuves, les lacs; elles ont pénétré dans les villes et dans les villages : dans les habitations de millions d'ouvriers. Cette multitude s'est laissée conduire, jusqu'à présent, par ceux qui prétendent la gouverner, sous le nom d'associations, corporations, chambres syndicales, et autres mystifications, qui ont servi seulement les ambitieux, désireux de se faire élire députés, ou conseillers municipaux, dans le but de vivre à ne rien faire.

Mais, maintenant, on a fini par reconnaître qu'il n'y a que la Révolution violente, pour faire valoir les droits des travailleurs contre la bourgeoisie.

Quand cela sera arrivé, les ouvriers ne se suicideront plus par misère; ils ne souffriront plus, pendant de longues années, dans les prisons; ils ne seront plus les pendus, les fusillés, les garrottés, les guillotins. Par contre, les bourgeois, les rois, les présidents, les sénateurs, les députés, les présidents de cours d'assises et autres tribunaux, mourront parmi les barricades du peuple, dans la tourmente de la RÉVOLUTION SOCIALE !

BILAN DE SIX MOIS

En a-t-il coulé des événements, depuis la dernière bavette que j'ai taillée avec les bons bougres !
Y a six mois de ça !

Peu de bidards ont reluqué le dernier numéro du caneton (N° 253,) tellement il a eu de coton, pour paraître. Afin de ne pas le rater, un juge instructeur avait signé un mandat de saisie le mardi, — et le numéro ne devait sortir que le vendredi !

A l'heure où cet enjuponné collait sa pataraphe sur son papier, je n'avais pas encore pondu une ligne.

Outre ça, ce jugeur, avait une collection de mandats, préparés d'avance, pour saisir chaque nouveau numéro du PÈRE PEINARD, sans s'occuper du contenu.

Y avait plus mèche de marcher, cré pétard ! Le N° 253 fût saisi...et trois mois après, on collait cinq ans de prison au fiston Pouget, — parce qu'il n'était pas gérant.

Hein, voilà une riche panerée d'illégalités !

Bast, on s'en bat l'œil ! On est à Londres,....une ville pas rigolotte, où les troquets sont aussi rares que les merles blancs. Y a pas mèche de s'affaler sur une banquetto, et de discuter avec les copains, en s'éclairant l'esprit des reflets d'un litre à seize. Ici,

on boit de la bière, debout, à la goulée : ça refroidit les boyaux... Quoique ça, mille marmites, on est encore à l'attaque !

Mais, c'est trop parler de bibi, quand il y a, tant et tant, d'autres sujets à foutre sur le tapis.



Quelles gourdes, les gouvernants ! Ils ont tordu le cou aux quelques carafes qui parlaient franc, les faisant responsables de la petite marmite de Vaillant. Ça fait, ils pensaient digérer tranquillement.

C'est de la force du mécanicien, que les ronflements du sifflet d'alarme caulent, et qui, après y avoir collé un bouchon, se figure avoir maqué la vapeur !

Une fois les journaux anarchos disparus, il est arrivé le contraire de ce qu'espéraient les grosses légumes : y a jamais eu tant d'actes de révolte ou de désespoir que depuis lors.

Ça s'explique : la lecture de ces caquetons était un calmant et un dérivatif, à la trifouillée de souffrances qu'encurent les bons bougres.

Le résultat de la répression a été : Primo, une récolte farmineuse de petites marmites, farcies de mouscaille, ... ou d'autre chose. On en a cueilli quelques milliers. Presque toutes des fumisteries, ... soit ! Pas moins, ça donne une idée de ce que les fendeurs de cheveux en quatre appellent, "l'état d'âme" du popolo.

Outre ça, y a le sérieux :

Les pièges à roussins des faubourgs Jacques et Martin, manigancés par l'introuvable Rabardy, pour récompenser les commissaires de leur zèle à pourchasser les bons zigous.

Puis, Pauwels, se tuant à la porte de la Madeleine, poussé par l'idée de démentir une salopise, bavée par les torchons bourgeois : que les anarchos seraient à la solde des raticheux.

Puis, comme les persécutions tombaient sur tous, en tas et à l'aveuglette, — Emile Henry a voulu frapper les bourgeois dans le tas.

Ensuite, y a eu le pot à fleurs du café Foyot.

Entre temps, on déléguaient un facteur spécial, pour, tous les matins, remettre à Carnot, les lettres de menaces que lui expédiaient une foultitude de types.

Pour brocher sur le tout, le 24 juin, — anniversaire des massacres de juin 48, — Caserio, d'un coup de poignard, signait la nomination de Casimir.

Et Casimir ne lui en a pas su gré....



En décembre 93, les bourriques ministérielles avaient promis, avec les lois nouvelles, d'assurer le calme.... Les résultats obtenus auraient dû les guérir de la rage répressive.

Eh bien, non ! Ils ont fait, kif-kif les mulets, et se sont enfoncés, pire que jamais, dans la réaction.

Ils se sont, encore, fendus d'une nouvelle loi, qui fait la pige à celles des plus crapuleux tyrans : la loi de "sûreté générale", ainsi baptisée parce qu'elle enlevait la sûreté à tout le monde, — tâclée par Bardinne, après les bombes d'Osini, n'était que de la roustamponne, à côté de la loi républicaine.

Elle est tellement abominable, que les bourgeois eux-mêmes ne dorment plus tranquilles. Déjà, une belle collection d'amis du gouvernement ont été entrés : un conseiller de préfecture a moisi quatre jours au clou, parce que sa bobine déplaçait à un gendarme; un bistrot y a passé quinze jours, pour des motifs du même tonneau; un proprio, dénoncé comme atarcho, a été perquisitionné, grande largeur, ...etc.

Du coup, il paraît que des gas mariales ont eu l'idée rigolotte de prouver l'infection de cette loi, en écrivant, contre ses approbateurs, des lettres anonymes, qui suffisent pour fou're la police en branle.

En latin, ce trac s'appelle : une expérience "in anima vili", — c'est à dire : sur des animaux vilains. C'est exact ! Y a pas plus vilain singe qu'un bourgeois.

×

Plus de papier ! Et je voulais jaspiner des "associations de malfaiteurs" et autres fourbis....Ce sera pour la prochaine quinzaine.

LE PÈRE PEINARD

PETITE CORRESPONDANCE

V.G. Merlino est au clou, en Italie, ou il a été arrêté, les premiers jours de février.

— Goaziou, prévient les camarades qui lui ont écrit, qu'il n'a pu leur répondre, faute de galette; la grève ayant absorbé ses maigres ressources.

G. Genève; A.G. Chareroi; K. Tacoma; B. Torino; B. Mystic; L. St.Louis; G. Paterson; L. Chicago; B. Northampton; L. Yokoghany; B. Leeds M. Lugano; P. Alexandrie; B. Nafels. — Reçu galette, merci.

S O U S C R I P T I O N

G. Genève, 3 fr.; B. Leeds, 0,60; N. 10 sh.; Mme L. 10 sh. U.P, Alexandrie, 5 fr.; La Revanche des Mineurs, Spring Valley, 2 dollars.

LIBRAIRIE A. LAPIE

30, GOODGE STREET. — TOTTENHAM Ct. Rd. — W

L O N D O N

Publications et journaux en toutes langues.

Livres d'occasion et Location de volumes

LES BROCHURES paraîtront à dates irrégulières, à raison d'une par quinzaine.

ABONNEMENTS à la SÉRIE: Pour l'Angleterre: la Série de 24 (un an,) 3 shellings. La Série de 12 (six mois,) 1 shelling 6 pence.

France et Extérieur: la Série de 24, 4 f. La Série de 12, 2 fr.

Abonnements sous enveloppe fermé: la Série de 24, 8 fr. -- La Série de 12, 4 fr.

Adresser les abonnements et toutes communications concernant les BROCHURES à l'Editeur: E. POUGET, 23, King Edward Str., Liverpool Road, N. London. Angleterre.

Pour parer au vol des correspondances que pratique la poste française, il est essentiel de faire parvenir les lettres de France, par l'intermédiaire d'un ami habitant à l'étranger.

Les copains ou les groupes qui publieront des manifestes, brochures ou autres flambeaux, sont priés d'en envoyer deux exemplaires à l'Editeur: il en sera fait mention dans la suivante BROCHURE.

Printed and published by E. Pouget, at 23, King Edward St. Islington. — London.